

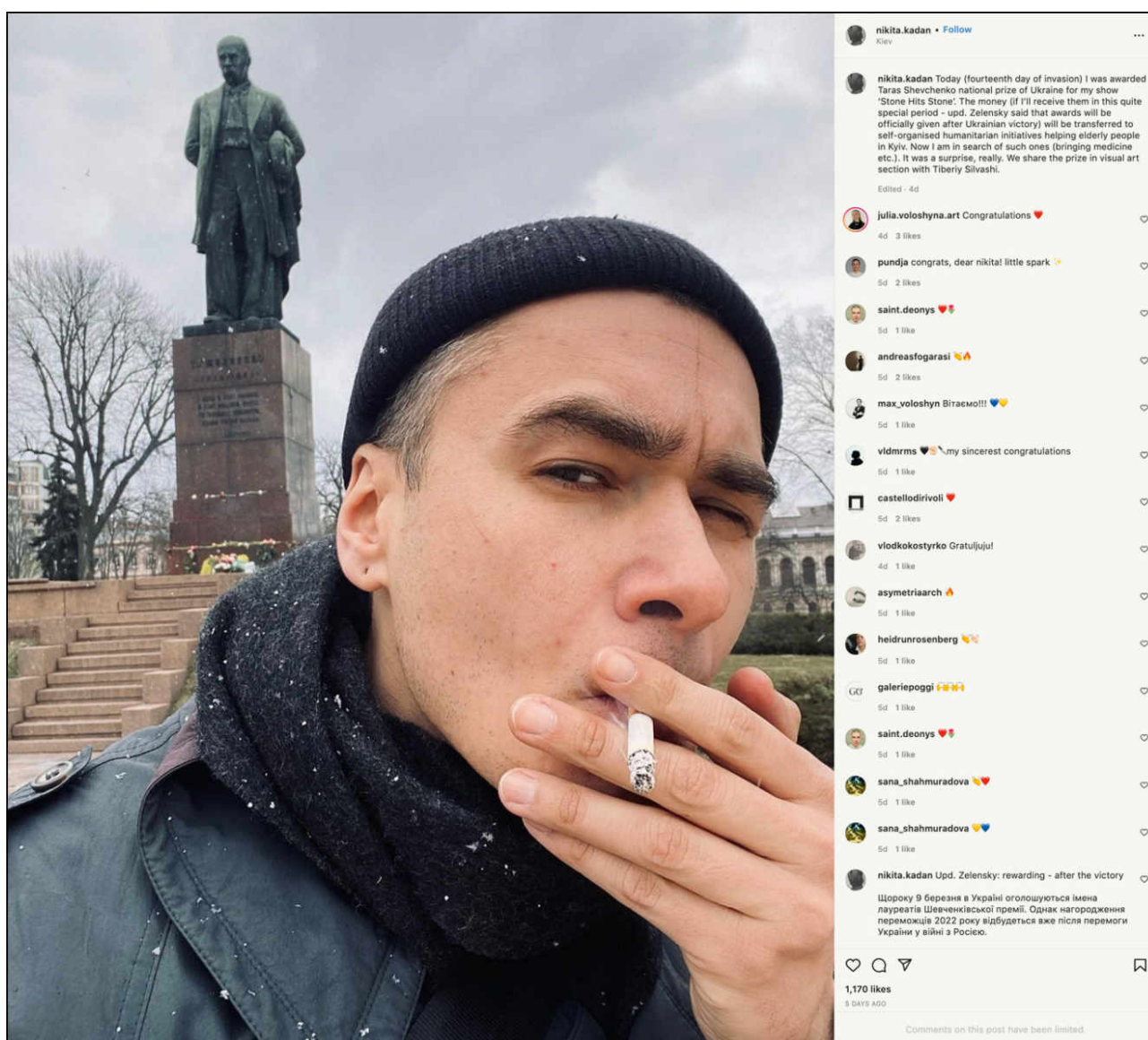
Le Monde

A Kiev, une galerie d'art abri antiaérien

Dans la capitale ukrainienne, des artistes se sont réfugiés dans la galerie Voloshyn, installée dans un abri souterrain datant de la seconde guerre mondiale. L'un d'eux, Nikita Kadan, interpelle le monde artistique occidental sur les réseaux sociaux.

Par Roxana Azimi

Publié le 16 mars 2022 à 14h28 · 🕒 Lecture 3 min.



C'est une cruelle ironie de l'histoire. En 1966, Julia et Max Voloshyn ouvraient une galerie d'art à Kiev, s'installant dans un ancien abri antibombe de l'ère soviétique utilisé pendant la seconde guerre mondiale pour se protéger contre les attaques allemandes. Dans l'espace souterrain, ils posaient du parquet blond, peignaient les murs en blanc et

organisaient des expositions de la scène artistique ukrainienne qui connaissait un regain depuis le milieu des années 2010. Depuis, leur galerie a connu moins de hauts que de bas. « La révolution, la guerre du Donbass, le Covid... détaille Julia Voloshyn. Vous n'imaginez pas ce que c'est que d'être galeriste en Ukraine ! » Mais, dès le premier jour de l'invasion de l'Ukraine par les troupes russes, le 24 février, voilà que leur espace est redevenu un refuge.

En voyage professionnel à Miami, le couple enjoint à distance aux artistes qu'il promeut de se réfugier avec leurs familles dans le lieu où ils exposaient leurs œuvres il y a si peu. Parmi eux, Nikita Kadan, 40 ans. Ce plasticien, dont le travail mêle dessin, photographie et installation, a d'abord voulu rester chez lui, au sixième étage d'un immeuble du quartier de Lvivska, à Kiev. Mais, aux premières explosions, il s'est replié chez les Voloshyn, où il vit désormais cloîtré.

Sa compagne et leur fille se trouvent depuis trois mois à Maastricht, aux Pays-Bas. Lui-même devait prendre l'avion le 26 février pour Vienne, pour une résidence de deux mois à Krems, en Autriche, à l'occasion d'un projet autour du séjour du poète futuriste russe Velimir Khlebnikov à Kharkiv, à l'est de la Russie. « Mon vol a été annulé mais je n'ai aucun regret », dit-il au téléphone, avec un calme surprenant. Depuis le 24 février, beaucoup ont quitté Kiev. Ils ne sont plus que quatre à la galerie Voloshyn.

« Une question de santé mentale »

Le galeriste parisien de Nikita Kadan, Jérôme Poggi, a battu le rappel de ses collectionneurs, pour pouvoir lui envoyer de l'argent. Il a notamment organisé des ventes exceptionnelles de ses œuvres. Une fois par jour, Nikita Kadan s'aventure quelques heures dans les rues de Kiev, pour acheter de la nourriture et se doucher chez lui. Chaque jour il tient la chronique de la guerre, en postant des selfies sur Instagram, ainsi que des photos de poussette abandonnée dans une cour ou d'immeuble déserté.

Dans l'espace de la galerie, Nikita Kadan a organisé une petite exposition. Histoire de sauver ce qui reste de culture à l'échelle de quelques mètres carrés, même en l'absence de tout visiteur. Le soir, il tient son journal intime, commencé au troisième jour de la guerre, et dessine de sombres silhouettes qui se confondent avec la terre. « *Cela me donne l'illusion d'une vie normale, de vivre, et pas seulement de survivre. C'est une question de santé mentale* », explique-t-il.

**« On s'est tous demandé si c'était pertinent de continuer à faire de l'art en temps de guerre. »
Lesia Khomenko, peintre**

« On s'est tous demandé si c'était pertinent de continuer à faire de l'art en temps de guerre, raconte la peintre Lesia Khomenko par téléphone. *Oui, ça l'est. C'est ce qui permet de nous sentir humains.* » Cette artiste a passé deux soirs dans la galerie Voloshyn, avant d'embarquer sa famille, le chat et le chien, direction Ivano-Frankivsk, à l'ouest de l'Ukraine, jusque-là protégé des bombardements. Son mari, artiste également, a rejoint l'armée en tant que logisticien. Elle-même aide au centre d'art de cette petite ville autrefois tranquille, et pilote à distance l'évacuation des œuvres d'art de la galerie Voloshyn, comme celle des ateliers d'artistes aujourd'hui désertés.

L'armée russe est désormais aux portes de la capitale. Nikita Kadan sent l'étau se resserrer. Partir ? « *Je préfère rester, autant que possible, pour témoigner.* » Et aider son entourage. Il compte ainsi verser la dotation du prix national Taras Chevtchenko, qu'il vient de recevoir, à des associations humanitaires s'occupant des personnes âgées. « *Enfin... Si je reçois l'argent dans la situation actuelle...* », admet-il.

Prendre les armes comme l'a fait le cinéaste Oleg Sentsov ? Il ne s'en sent pas capable. « *Il faut savoir les manier, il faut des gens expérimentés pour faire la guerre,* pointe-t-il. *Mais, si l'armée a besoin de gens manuels, on peut compter sur moi.* » Pour l'heure, Nikita Kadan veut aider son pays en alertant par l'intermédiaire des réseaux sociaux. « *Poutine teste la capacité de l'Occident à lui résister. Il a déjà franchi la ligne rouge, et il ira plus loin encore !* » Et de répéter inlassablement, au diapason du président ukrainien, Volodymyr Zelensky : « *Fermez le ciel, le ciel nous tue !* »